

L'Humanité dans l'étau des puissants : entre deux monstres, les peuples

Il est des époques où l'humanité semble condamnée à naviguer dans un chenal trop étroit pour elle, resserré à l'extrême. À bâbord, Charybde, gouffre vorace qui aspire les certitudes. À tribord, Scylla, hydre aux appétits féroces qui déchire les illusions. Entre les deux, les peuples avancent, ballotés par des courants qui ne dépendent pas d'eux, mais dont ils subissent pourtant tous les remous.

La scène géopolitique actuelle n'échappe pas à cette impression d'étau qui laisse un amer sentiment de déjà-vu. Les tensions entre grandes puissances, les stratégies de confrontation, les ambitions personnelles, nationales ou internationales composent un théâtre où les citoyens ne sont que rarement acteurs. Ils sont les témoins, souvent les victimes, d'un jeu qui se joue au-dessus de leurs têtes. L'histoire, pourtant, nous a déjà tant de fois alertés et instruits sur ces stratagèmes...

À travers les siècles, les peuples ont fréquemment été sommés de choisir entre deux périls, deux visions du monde, deux forces antagonistes. Les guerres de religion, en Europe, ont forcé des générations entières à vivre sous la menace de deux fanatismes opposés. Les décisions se prenaient dans les palais, mais les larmes coulaient dans les villages. La guerre froide a enfermé la planète dans une alternative binaire, où chaque nation devait s'aligner, se soumettre ou disparaître. Les dirigeants jouaient sur un échiquier abstrait, mais les pions étaient faits de chair et de sang.

Les transitions politiques du XX^e siècle, dans tant de régions du monde, ont opposé stabilité autoritaire et chaos révolutionnaire. Là encore, les peuples n'avaient pas le luxe du choix : seulement celui de survivre. Chaque époque a connu son propre dilemme, sa propre version du choix entre la peste et le choléra. Et chaque fois, ce sont les populations qui ont porté le poids des décisions prises d'en haut, souvent au nom d'un bien supérieur qui ne leur profitait guère.

Les dirigeants, qu'ils soient rois, généraux d'armées, chefs de révolution, idéologues ou responsables politiques, agissent selon des logiques qui leur sont propres. Leurs décisions façonnent le monde, mais ce sont les citoyens qui en ressentent les secousses et qui en subissent les conséquences directes. Les sanctions, les conflits, les alliances forcées, les ruptures diplomatiques : tout cela se traduit, pour les peuples, par de l'insécurité, un appauvrissement qui s'accélère, et la perte de repères.

Le sentiment de « tomber de Charybde en Scylla » n'est pas seulement une métaphore antique. C'est une expérience humaine récurrente : celle d'être pris dans un engrenage où chaque issue semble périlleuse, où chaque choix porte en lui une part d'ombre et de sacrifice. L'histoire, heureusement, n'est pas qu'un récit de fatalité et de choix entre la peste et le choléra. Les peuples ont toujours trouvé des chemins de résistance, de résilience, parfois même de renaissance. Les mouvements citoyens, les solidarités transfrontalières, les voix dissidentes, les imaginaires nouveaux, rappellent que

l'humanité n'est jamais totalement prisonnière des puissants. Elle peut infléchir le cours des choses, très lentement ou brusquement, mais toujours avec cette envie de vivre autrement qui finit par fissurer les certitudes les mieux établies.

En ce début de XXI^e siècle, l'Europe demeure un espace fragile mais précieux, où l'on tente encore de faire cohabiter des nations anciennes, des mémoires parfois douloureuses, et une volonté commune de paix. Elle n'est ni parfaite ni achevée, mais elle représente quelque chose de rare dans l'histoire humaine : une tentative de dépasser les logiques de blocs, de puissance brute et de domination. Si elle venait à se fissurer, si elle se retrouvait partagée entre les influences américaines, russes et même chinoises, elle perdrait ce rôle singulier de contrepoids, de médiatrice, de gardienne d'un certain humanisme politique. Elle deviendrait un terrain de chasse que d'autres se disputeraient avec voracité, un espace convoité plutôt qu'un espace choisi. Mais tant qu'elle tient, même dans la difficulté et le doute, tant qu'elle accepte de chercher l'équilibre plutôt que la force, elle éclaire une autre voie : celle d'un continent qui préfère la construction à la confrontation et qui refuse de choisir entre les monstres. Les Européens offrent au monde une autre manière d'habiter le pouvoir : plus lente, plus complexe, mais aussi plus humaine. Le vieux continent, avec ses failles et ses élans, peut-il continuer d'être ce phare vacillant mais tenace qui rappelle qu'un autre avenir est possible ?

Briser l'étau des puissants ne se fait pas par un coup d'éclat, mais par une somme de forces lentes : mémoire, solidarité, culture, institutions, imagination.

C'est un travail de fond, presque organique, qui se construit génération après génération. La mémoire tout d'abord. Les puissants prospèrent souvent sur l'oubli. Les peuples se libèrent en se souvenant. Se souvenir des erreurs passées, des manipulations, des conséquences humaines des décisions prises d'en haut. La mémoire collective est une force politique silencieuse. Elle empêche les récits simplistes, les retours en arrière, les séductions autoritaires.

La solidarité ensuite. L'étau se resserre quand les individus sont isolés. Il se desserre quand ils se relient. Les puissants craignent moins les cris que les liens.

Une société solidaire est beaucoup plus difficile à manipuler.

Viennent ensuite la culture et l'éducation. Ce sont les antidotes les plus anciens au pouvoir arbitraire. L'esprit critique, la capacité à comprendre les enjeux. Un peuple éduqué ne se laisse pas enfermer dans des alternatives toxiques.

Quant aux institutions, l'Europe n'est pas seulement un marché ou une bureaucratie. C'est un pare-feu historique contre les logiques de domination unilatérale. Elle apporte un espace de droit, une culture du compromis, une protection contre les ingérences extérieures, une capacité collective à peser face aux géants du monde. Si elle venait à se fragmenter, elle deviendrait un terrain de compétition entre puissances extérieures. Les États-Unis, la Russie, la Chine, chacun avec ses intérêts propres, chercheraient à y étendre leur influence. L'Europe unie est un acteur. L'Europe divisée devient un enjeu.

L'imagination pour finir. Les puissants imposent souvent l'idée qu'il n'y a pas d'alternative... Briser l'étau, c'est refuser cette fatalité. Imaginer d'autres modèles, d'autres manières de coopérer, d'autres formes de gouvernance, d'autres priorités que la seule puissance. L'imagination est une force politique sous-estimée car elle ouvre des portes là où les puissants ne voient que des murs.

Et c'est peut-être là notre seule perspective positive de l'avenir : que les peuples, mieux informés, mieux interconnectés (à l'image des réseaux vivants de la nature), plus conscients de leur histoire et de leur interdépendance, deviennent moins malléables et plus exigeants. Que l'Europe, malgré ses fragilités, continue d'être un espace où l'on tente encore de limiter les excès du pouvoir. Et que, peu à peu, l'humanité apprenne à naviguer autrement, non plus entre deux monstres, mais unie sur une mer plus ouverte, plus paisible...

Face aux tensions qui secouent le monde, l'humanité revit sans cesse les dilemmes du passé. Mais si l'histoire nous enseigne la fragilité des peuples face aux puissants, elle révèle aussi leur capacité à résister, à inventer, à se réinventer.

Sur cette mer agitée, gardons le cap !



Image© Sylveen S. Simon – création à partir de l'outil Bing

Sylveen S. Simon – Le 09 janvier 2026

Les écrits de Sylveen – Suivez mon regard – L'Humanité dans l'étau des puissants